

vite étouffée. Le dernier combat eut lieu à Saint-Léonard même, non loin de la maison d'André Hofer. Le chef tyrolien fut d'abord vainqueur, le 20 et le 21 novembre ; mais quelques jours après, il dut se retirer devant le général Baraguay d'Hilliers, "aussi brave que prudent et humain," dit un historien allemand. Personne n'était plus propre que lui à opérer la soumission et la pacification du pays. Une autorité supérieure à la sienne exigea des représailles et imposa de dures conditions aux vaincus. Le Tyrol fut de nouveau divisé et partagé entre l'Italie, la Bavière et l'Illyrie. En même temps, on poursuivit les chefs de l'insurrection, et ceux qui ne purent s'échapper furent impitoyablement fusillés. Tous les généraux français n'avaient pas la générosité de Baraguay d'Hilliers. Le général Broussier, entre autres, se distingua par sa cruauté pour les pauvres prisonniers qui tombèrent entre ses mains.

Hofer avait reçu du général Baraguay d'Hilliers des assurances de protection s'il s'engageait à ne plus prendre les armes contre les Français. Mais, ne se fiant pas à ces promesses que la volonté de l'empereur Napoléon pouvait rendre illusoires, il s'était réfugié, avec son secrétaire, au sommet du mont Brautach, dans une pauvre hutte qui servait à mettre le foin pour les bestiaux. Il y passa plusieurs jours, exposé aux rigueurs de l'hiver ; à la fin, sa retraite fut découverte par un traître, le paysan Raffl, qui voulut gagner la récompense de 1,500 florins, offerte par le général Huart à celui qui livrerait André Hofer. Le 28 janvier 1810, un détachement de troupes italiennes cernait son misérable abri et le faisait prisonnier avec sa femme, son fils et son secrétaire. Les soldats italiens les traitèrent avec brutalité ; Hofer ne fit entendre aucune plainte, exhortant seulement ses compagnons d'infortune à la patience. Interrogé par le général Huart, il répondit avec franchise qu'il avait combattu sous les ordres de l'empereur d'Autriche, et qu'après la paix, cédant aux instances et aux menaces, il avait continué la lutte. Le général Baraguay d'Hilliers fit tout ce qu'il pouvait pour adoucir sa situation, et il ordonna de mettre sa femme et son enfant en liberté. Le prisonnier fut conduit à Mantoue. Un écrivain distingué, le Père Bresciani, cité par le Père Clair, eut occasion de voir André Hofer pendant le trajet. "Il passa, dit-il, par Ala, où je demeurais alors. Là, commandait un certain Ferru, homme atroce, plus tyran que soldat ; Hofer monta à la résidence du commandant, et arrivé à la salle à manger, où le dîner était servi, il fut invité à s'asseoir à table avec les officiers qui l'escortaient. Mais c'était un vendredi ; voyant des aliments gras, il s'excusa d'un air aimable et plein de courtoisie, disant qu'un peu plus tard il prendrait du pain et du fromage. Ces hommes lui jetèrent un regard méprisant et se mirent bravement à faire honneur au repas. Le Sand-